NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 N° 2 1932

Un Jongleur du Bon Dieu

Pierre GROULT

p. 143 - 158

https://www.nrt.be/fr/articles/un-jongleur-du-bon-dieu-3430

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un Jongleur du Bon Dieu

C'était le temps où surgissaient les grandes cathédrales, le beau et bon vieux temps, comme nous l'imaginons si volontiers à travers sept cents ans. Cependant les mœurs relâchées, l'injustice, la cupidité et quelques autres vices éternels de l'humanité fleurissaient, même dans le sanctuaire.

Alors, dans nos contrées, un Norbert se releva de son chemin de Damas, pour devenir l'apôtre de la pénitence et de la vie chrétienne : l'Évangile trouva des hérauts dans les Prémontrés. Cinquante ans après, ce fut le tour de l'Italie et de l'Espagne de purifier le monde à la flamme des saints Dominique et François d'Assise.

Tels sont les noms les plus illustres de la croisade évangélique de cette époque : ce sont des chefs de légions. Mais combien d'autres, plus obscurs, prêtres, moines ou simples laïcs, frappés du spectacle des mêmes maux, eurent le cœur d'entreprendre semblable apostolat ? En voici un. Son nom ? Jamais, sans doute, nous ne le saurons. Son pays ? La Belgique, nos provinces wallonnes : on le découvre à force d'érudition. A force d'érudition encore, on apprend qu'il vécut aux environs de l'an 1200. Qu'a-t-il fait ? Peut-être rien autre que chanter ou déclamer devant le peuple, aux portes des églises et des moutiers. Mais de son répertoire, il nous a laissé un magnifique morceau, que, faute de titre, les savants ont appelé le *Poème Moral* (1). Cette œuvre est le seul document qui nous renseigne sur son auteur, et encore le fait-elle avec une telle parcimonie que sa figure et sa vie resteront toujours dans la pénombre. Au surplus, il peut y avoir très loin entre l'homme et sa plume. Ici, heureusement,

(1) *Le Poème Moral* a été publié intégralement, pour la première fois, par M. Alphonse Bayot, professeur à l'Université de Louvain, en 1929 (Liège, Vaillant-Carmanne). Cette édition, vrai chef-d'œuvre d'érudition, est précédée d'une introduction très fouillée qui dit tout l'essentiel sur le poème. Nous ne pouvions ici que faire nôtres les observations et conclusions du savant philologue. Nous ne nous en sommes écarté que sur ce qui touche à la condition de l'auteur.

personne ne le mettra en doute, c'est le cœur qui dicta à la main, et l'on peut, sans violenter les textes ni trop risquer de s'abuser, deviner l'homme sous leur voile.

On a cru que notre poète était un moine; on a supposé qu'il était un clerc, voire un curé (1). A notre avis, il fut un simple jongleur, un laïc, mais un laïc fervent, qui se fit apôtre par son art et par son chant; il fut ce que nous appellerions aujourd'hui un écrivain catholique.

Son *Poème Moral* est une œuvre de longue haleine : elle ne comprend pas beaucoup moins de quatre mille vers alexandrins, groupés en quatrains monorimes. Ceux-ci étaient destinés, non seulement à la lecture privée, mais principalement à être récités, psalmodiés en quelque sorte, devant un auditoire qu'il s'agissait de ne point rebuter par un exposé sec et abstrait. C'est une espèce de sermon populaire : « nostre petit sermon », dit bonnement le poète. Ce petit sermon, il le commence par de belles histoires : celle de Moïse, le larron éthiopien, et celle de Thaïs, la pénitente égyptienne; il l'achève par l'évocation de l'enfer qui torturera ceux qui n'auront point quitté le péché. Entre-temps, l'auteur expose l'attrait de la vie vertueuse et comment l'on peut, au milieu des richesses du monde et malgré les assauts de Satan, gagner le ciel. Ainsi nous offre-t-il trois visions : les temps héroïques du désert, le monde contemporain, l'au delà... Le désert servant de lumière au monde pour gagner la bataille contre l'enfer, voilà en résumé, le sujet du sermon, son unité essentielle. Vaste dessein que l'auteur a réalisé sans nulle rigidité, mais non sans femeté, où il a mis de l'allure, de la vigueur; du souffle aussi et un art qui n'est pas d'un novice, assurément, mais plutôt d'un lettré à qui l'épopée est familière. Mieux encore, il y a mis son ardeur d'apôtre, persuadé que faire entendre la voix de Dieu est la plus belle mission qui soit au monde.

(1) Cf. BAYOT, *o. c.*, p. CLXXXVIII et suiv; DELBOUILLE, dans *Revue belge de philol. et d'hist.*, 1930, t. IX, p. 967-968.

Pénitence! Pénitence! C'est le grand appel qui retentit à travers le poème, comme un écho des Prophètes et du Précurseur. Hélas, notre jongleur a beau insister :

Mieux vous convient d'ouïr notre petit sermon
Que les vers d'Apolone ou d'Aïen d'Avinion, (v. 2311)

le gros de la foule a meilleurs amusements et ne s'inquiète guère de la parole de Dieu (1). Le diable a réussi à transformer en occasions de péchés les jours consacrés au Seigneur et jusqu'aux processions de pénitence. Ah! certes, Dieu « prend pitié des hommes, quand il les voit aller en files et pieds nus, derrière les reliques et la croix, le cœur aussi humilié que le paraît le corps » (3174-76). Mais voilà qu'on porte les reliques en plaisantant, et qu'on se met à danser! On danse à l'aller et, pour mieux danser au retour, on ne s'attarde pas à l'église (3185-92). Mêmes dérèglements aux jours de vigile : la sainte veillée n'est qu'un prétexte à folles danses (3197-3204). Aux jours de fête, on fait la plus petite possible la part de Dieu. On sort de l'église à peine l'office terminé (3129) et l'on s'empresse autour du jongleur... et l'on y demeure jusqu'au soir, écoutant de vaines histoires ou des grossièretés, que l'on entrecoupe de danses encore, tandis que d'autres préfèrent s'installer au cabaret d'en face et s'enivrer jusqu'à perdre le sens, ou jouer jusqu'à perdre tout le fruit d'une semaine de travail (3153-3160).

Parmi les plaisirs qui entraînent la foule avec plus de force que la foi, il en est un, bien médiéval, qui n'effraye plus aujourd'hui, mais qui, à en juger par la véhémence de notre moraliste, devait être jadis très redoutable : le jeu d'échecs. L'échiquier, on ne le trouve pas chez l'homme de bien (2379) : ce jeu maudit, plein de vanité, en a damné plus d'un : il ne peut être qu'un mauvais truc du diable :

Très joyeux fut le diable quand il l'eut inventé. (3226)

Autre divertissement : les jongleurs. Le danger semble ici aussi avoir disparu de notre monde. En réalité, seul le nom a

(1) Nous avons cru devoir traduire ou moderniser le vieux texte français. Nous nous sommes efforcé de ne pas trop le défigurer.

disparu, la chose est restée : même elle s'est multipliée en se différenciant. Nos jongleurs d'aujourd'hui, ce sont nos innombrables romans, ce sont les films muets ou parlants, ce sont les jazz des dancings et les artistes de music-hall. C'est, en effet, un peu tout cela que représentait le jongleur. Et, pour cette espèce de gens, il n'est pas tendre, notre brave homme! On l'a justement remarqué : « Eux seuls, pour ainsi dire, n'ont point part à la mansuétude avec laquelle il traite les hommes et les choses... Pour stigmatiser l'action malfaisante de ceux qu'il regarde comme des suppôts de Satan, il va jusqu'à quitter le ton de bonne compagnie qui est naturellement le sien » (1).

Ne prenons pas, cependant, cette sévérité sans un grain de sel. Elle n'est pas si absolue qu'elle le paraît de prime abord : assurément y a-t-il jongleur et jongleur, et notre auteur lui-même doit en convenir mieux que personne, lui qui s'est fait jongleur! Mais lui ne détourne pas les gens du service de Dieu, ni les richesses du service des pauvres, lequel est encore celui de Dieu :

Dieu a prêté l'avoir à l'homme pour le service du pauvre,
Et non pour faire le mal et s'enorgueillir. (2098)

Qui en aide le pauvre, sert fort bien Dieu selon son désir. Hélas, les largesses vont aux jongleurs et non aux pauvres. Largesse, prodigalité, gaspillage, luxe habitent chez les riches. Armures, bijoux, vêtements, chasses en témoignent tristement. Les banquets aussi. Le nombre des services prenait des proportions considérables, sans compter les desserts et entremets. Notre moraliste affirme que des festins comprennent jusqu'à treize plats. Mais, de peur que ce chiffre énorme ne paraisse invraisemblable et laisse ses auditeurs incrédules, il apporte un témoignage irrécusable : lui-même s'est trouvé un soir à pareil banquet, il a compté les treize plats, et, chose plus grave, il a mangé de tous...

Certes, je ne vous mens pas, je les comptai moi-même,
Et Dieu me le pardonne! car de chacun je mangeai! (2786)

Dieu, nous voulons le croire, lui aura, comme nous, pardonné

(1) BAYOT, *o. c.*, p. CXC.

cette gourmandise, ne fût-ce que pour ce délicieux aveu où se mêlent la sincérité, la pudeur, la contrition et même encore une légère saveur de fruit défendu... Aveu précieux, d'ailleurs, car il nous révèle que notre écrivain ne vivait pas ou n'avait pas toujours vécu loin du siècle. Sans doute peut-il s'agir d'une faiblesse passagère seulement, mais peut-être aussi avons-nous là un trait qui s'apparente à toute une vie moins fervente qu'aurait d'abord vécue notre poète.

Quoi qu'il en soit, la bonne chère est un vice à combattre. Un farouche ascète imposerait le jeûne perpétuel. Tel n'est pas notre moraliste. Le « forfait » commis, il se permet de le nommer « glotenie ». C'est qu'en effet, ajoute-t-il,

On pourrait bien se contenter de trois mets. (2790)

Les trois mets sont, il est vrai, programme pour jours de fête En autre temps, le jeûne est chose excellente. Si l'on jeûnait, du moins, « un peu »!

Mieux vaut un peu jeûner et porter laine ou haire
Qu'en enfer longuement mourir, crier et braire. (1108)

Il faudrait, en tout cas, que ce fût un jeûne sérieux, et non une gourmandise camouflée, comme celle de ces moines qui « mangent du saumon sauce poivrade, et auxquels croissent en épaisseur le cou et le ventre ». Jadis, au temps du saint abbé Moïse, on n'avait pas coutume de devenir gras en jeûnant. Maintenant, le monde a tellement évolué que cela ne paraît plus étrange (179-184).

Gardons-nous cependant de faire consister la perfection dans le jeûne ou, en général, dans quelque pratique extérieure :

Dieu n'a jamais cure
De ce que fait l'homme, mais de ce qu'il tienne droiture.
Tel use de vin, viande et riches vêtements :
Dieu l'aime plus que tel qui boit de l'eau pure. (2320)

Ce principe, que notre auteur ne semble emprunter directement à personne, ne fait-il pas nettement ressortir la justesse et la saine modération de son ascétisme ?

La même conception se retrouve dans le domaine plus délicat de la beauté féminine.

Las! par péché de femme, combien de gens perdus! (492)

Or, la femme ne serait pas si dangereuse si elle n'était belle. Ainsi, est-ce par sa beauté que Thaïs a séduit (497). Et, cependant, remarquez-le, dit le poète,

Je ne veux pas dire que Dieu haïsse la femme qui est belle
Ni que par sa beauté elle déplaise au Seigneur... (450)

Mais,

Vous qui êtes belles, au nom de Dieu, songez-y donc!
La beauté est frêle chose, par Dieu! prenez-y garde!
Sachez que point n'avez plus dangereux ennemi... (500)
On tombe vite dans l'illusion, si l'on s'appuie sur la beauté,
Beauté trépasse tôt : demain elle n'est plus. (439)

Que faire donc? Tout simplement, de la beauté, « ne pas trop s'enorgueillir » et « prendre garde à ce qu'elle fait » (451). « Pas trop »! Comme cela tempère l'austérité! Ainsi le « jeûner un peu » de tantôt. Ainsi encore, ce petit « trop » glissé dans une image qu'on croirait de l'album salésien :

A la beauté, ne laissez pas trop long le frein...
Sagement l'on peut lui retailler les ailes... (502)

Il y aurait bien des choses à noter si l'on voulait tracer d'après notre auteur un tableau quelque peu complet des désordres de la société de son temps. Il faudrait évoquer notamment ces juges vénals auxquels le poète ne peut penser sans une douleur indignée, ou ces usuriers qui « à l'encontre des autres malfaiteurs, lesquels entrecessent de pécher », « volent aussi bien de nuit que de jour », puisque « tout en dormant ils dépouillent le pauvre » (3753-57). Il faudrait dépeindre les armures étincelantes d'or, les manteaux chargés de fourrures et de broderies, tout ce luxe qui, « au cou d'un seul homme suspend la rente de dix » (2744-2752). Il faudrait regarder les robes fastueuses, « les grands draps qui traînent par terre, si lourds à porter qu'à peine la dame peut-elle avancer » (2757-58). Il faudrait écouter d'une oreille mali-

cieuse, comme celle de notre poète, les exigences de ces dames pour les draps de couleur, pour les vêtements ouvragés et plissés, les ceintures ouvrées d'or et d'argent, et surtout les souliers qui doivent être fourrés de *paille* ou d'hermine, et que l'on ne daignerait pas encore porter si la semelle n'était à fleurs (2764-72)!... Mais, comme le dit parfois notre poète, « nous pourrions bien vous ennuyer » et « il nous faut aller plus avant ». Jetons, toutefois, un dernier coup d'œil sur ce tableau que l'on croirait d'hier et d'aujourd'hui :

Est-ce la paix, les gens vivent en trop grande « affiance »; (3217)
Le diable les fait d'autant plus pécher qu'ils ont plus d'abondance.
Les temps sont-ils durs ou est-ce la guerre, il ne leur laisse pas [pitance;
Ceux qui sont à l'étroit, il les fait choir dans la désespérance.

Par la force de ses propres passions, le monde roule vers l'enfer. D'ailleurs, le diable l'y pousse de tout son cœur. C'est bien le lieu de lancer l'appel à la pénitence. Au monde malade, il faudrait des médecins, et non point de ceux-là « qui préfèrent la maladie à la santé », parce qu'ils y ont plus à gagner, et qui, devant un riche malade, s'écrient : « Les affaires marchent bien maintenant! J'ai trouvé un lièvre gras! » (1349-53). Or, n'est pas médecin seulement celui qui guérit les corps, mais celui-là aussi qui garde les âmes du mal (1356-7). Hélas, il en est tant de ces mauvais médecins que notre jongleur peut à peine retenir ses larmes (1345-6). Ceux qui gardent les brebis sont lents et paresseux. De sauver les âmes, ils n'ont guère souci,

Et tel qui devait être berger est devenu loup. (464)

Tel autre, n'était l'amour de l'argent, vous ne le verriez jamais commencer un sermon. Pourvu que sa bourse soit enflée, qu'importe l'âme? Dieu est là pour s'en occuper (553-60)!

Les gens, de leur côté, n'aiment pas un pasteur austère, qui ne cède pas un peu à leurs folies. « C'est un mécréant, disent-ils de pareil prêtre. Il ne veut jamais se mêler à nous... Mais Dieu fasse miséricorde à dom Joffroit, notre prêtre! Ah! celui-là, **il savait bien traiter chacun selon son rang; il n'avait pas son**

maître en fait de jeux ou de divertissement. Il savait si bien nourrir éperviers et autours, il savait si bien servir clercs et chevaliers, et entretenir la joie et le plaisir!... Mais cet homme-ci, il ne veut jamais sortir de sa maison, et l'on ne peut rire le plus petit coup qu'il ne s'écrie aussitôt : c'est grand péché » (3353-68)!

Ce double portrait laisse assez voir qu'à côté des prêtres simoniaques ou mondains, il y en avait d'autres d'une dignité exemplaire : notre auteur leur avait déjà rendu hommage explicitement (557-8). D'ailleurs, n'étant vraisemblablement pas de la « corporation cléricale », il a pu être enclin à taxer de péché des rétributions nécessaires (1). Cependant, il nous paraît plus remarquable de voir comment il contient son indignation devant certains scandales. Est-ce humilité et respect pour le sacerdoce? Peut-être. L'on entendra, en tout cas, des saints et des prêtres de cette époque lancer de plus cinglantes accusations. Dans le demi-silence de notre prédicateur, doit entrer une part de prudence. « Etrillez un gros cheval à l'endroit où se trouve le mal, il se dresse, frappe des pieds, mord des dents » (469-72)... Apparemment, notre jongleur n'avait pas envie d'un mauvais coup...

Pourtant, quelle belle mission que de sauver les âmes! Quelle épée que la parole du prêtre! Et comme Dieu aime ceux qui s'en servent pour « tuer » les pécheurs et rendre la justice au tribunal de la pénitence (1300 et suiv.)!

Dieu! Qu'on doit bien priser un bon prêcheur!
Nul ne peut faire en ce siècle œuvre meilleure
Que convertir, rendre juste le pécheur,
Et remettre dans le chemin ceux qui sont dans l'erreur! (172)

A cet apostolat, les laïcs doivent prendre part, et c'est pour remplir ce devoir que chante notre jongleur. Comme saint Paphnuce, assurément, « il ne voudrait aller à Dieu sans compagnon, sachant bien que plus il en amènera, mieux il sera accueilli et aimé de Dieu » (565-8). Chacun devrait avoir pareille ambition (3413 et suiv.).

(1) Ainsi critique-t-il le *stipendium missae* (3087-88).

Mais que demander aux âmes qui veulent sortir du péché ? En quoi consistera la pénitence et la vraie conversion ? Notre moraliste va faire preuve encore de la plus juste conception des choses. Il ne demandera rien d'extraordinaire, mais il insistera sur l'essentiel. Thaïs, la pénitente, voilà l'exemple, et, toutefois, il n'en propose pas l'imitation complète. Ce qu'il requiert avant tout, c'est le vrai repentir qui éloigne du péché.

Qui veut avoir pardon et à Dieu retourner
Sans vraie repentance ne se peut reconcilier.
Sans son amour, Dieu ne lui veut pas sa grâce donner
Et il n'a point l'amour de Dieu, aussi longtemps qu'il veut
[mal ouvrer. (924)
Qui veut le pardon et la misésicorde les obtiendra certainement.
Sans faute, il trouvera pardon, qui pardon demandera.
Quelque péché qu'il ait commis, quand il s'en écartera,
S'il veut s'en amender, Dieu n'en demandera plus compte;
S'il veut les oublier, Dieu les oubliera... (420)

Notre bon jongleur connaît les lâches hésitations : « tel a la volonté de quitter le mal, qui ne trouve jamais l'heure de s'en éloigner » (3539-40). Il faut agir promptement et énergiquement. On ne peut différer la conversion. Pas davantage la confession. Ici, nous ne suivrons pas l'auteur qui s'attarde à expliquer en détail les conditions d'une bonne confession. Ses conseils ne nous apprennent rien, sinon qu'il entend exercer consciencieusement son apostolat. Mais une fois de plus, son esprit profondément évangélique se révèle. Il faut se confesser, dit-il, à un prêtre et, à défaut du prêtre, à un laïc, selon la coutume bien connue du moyen âge. Ce sont là des exigences formelles, mais par dessus tout il y a la miséricorde divine. Si, d'aventure, le pécheur ne trouve ni prêtre ni laïc et qu'il vienne à mourir « desconfessé », quelle mesure Dieu prendra-t-il envers lui ? « Pardon il aura, je pense », dit le saint homme Paphnuce, et notre bon jongleur après lui.

Reste à expier et à prévenir les rechutes. Nous sommes assurés déjà qu'il ne sera certainement pas question de jeûnes exorbitants

ni d'aucune autre excentricité. Notre auteur, qui aime tant les Pères du désert, ne leur a emprunté que ce qui convient réellement à tous les chrétiens. Il ne recommandera pas les longs et nombreux pèlerinages. *Qui multum peregrinantur raro sanctificantur*, devait dire plus tard Thomas a Kempis. Notre moraliste observe, lui, que des gens vont en pèlerinage et, au retour, commettent bientôt plus de péchés qu'ils n'en avaient commis de toute leur vie (3281 et suiv.). Faut-il peut-être, pour combattre le luxe et les vices qui s'y rattachent, donner tout son bien aux pauvres ? « L'homme ne peut-il se sauver tant qu'il a une croûte de pain ? » Non certes, « ce serait trop rude et trop âpre commandement » (2227-28). Le dénuement n'est pas nécessaire au salut. Les riches peuvent se sauver. On peut avoir la richesse et conquérir Dieu. Ce qui est impossible, c'est d'aimer, à la fois, Dieu et la richesse. L'auteur le démontre longuement (1909 et suiv.) et formule alors ce principe lumineux :

Autre chose est aimer, autre chose est avoir. (1993)

Encore une fois donc, pas de rigorisme ou d'étroitesse contraire aux réalités ou aux nécessités de la vie.

Même attitude à l'égard du monde. Ne serait-il pas plus sage et plus facile de le quitter tout à fait ? Notre ascète est loin de le penser. Si loin qu'on lui prêterait même une fausse opinion : le cloître semble n'être à son avis qu'une institution excellente, sans doute, mais pour les faibles qui ont besoin de s'abriter :

Qui ne peut être dans le siècle sans que le siècle ne l'entraîne
Mon conseil est qu'il s'en retire,
Qu'il abandonne tout, qu'il s'en aille, essaye une autre vie,
Là où le mal du siècle ne crie ni ne braie. (3440)

Encore faut-il se garder de penser que le monastère fasse le moine. « Ce n'est pas le lieu mais le cœur qui fait le salut de l'homme » (3552), ou lui procure une sécurité parfaite : car il arrive que le diable, voyant son « ami » lui échapper, dresse toute sa force contre lui et n'a de cesse qu'il ne l'ait abattu. Il est à craindre alors que, réussissant à le retirer du cloître, il ne le fasse tomber dans une vie bien plus mauvaise qu'auparavant (3273-80). **En tout cas, il ne peut être question de cloîtrer tous les chrétiens !**

Tout le monde ne peut devenir ermite
Laisser sa famille, mener si dure vie. (3544)

Ce qui s'impose, c'est de quitter le siècle, de cœur, sinon de corps (3577-78). Car :

On peut être dans le siècle et quitter le siècle. (3545)

Ainsi fait celui qui ne veut jouir du siècle, qui aime Notre-Seigneur plus que le siècle, et qui ne prend au siècle que le nécessaire (3546-8). La vie chrétienne au milieu du monde, intégralement acceptée avec ses multiples devoirs quotidiens et ses inévitables croix, telle est la règle et même l'idéal que propose notre moraliste. Sans doute, il y a dans ce monde bien des mécréants qui mettent en oubli Dieu et sa loi, mais aussi, grâce à Dieu, il est encore de braves gens au service du Seigneur (3441-44). Et, plus optimiste, songeant aussitôt aux moines fervents que la foule ignore, le poète reprend son affirmation : « Oui, il y a de bonnes gens, plus que nous ne pensons, nous qui vivons dans le marais du siècle » (3477-80). Néanmoins, on peut fort bien vivre dans le siècle et se sauver (2544). Cette vie ne nous offre-t-elle pas le moyen d'obtenir miséricorde ? « Ci ou là », le péché doit être expié. Heureux donc ceux que Dieu châtie ici-bas, et surtout ceux qu'il frappe le plus, car telle est sa manière de traiter ceux qu'il aime le plus (309). Et puis, que d'occasions de bien faire et de mériter le ciel ! « Tout ce qu'on donne en vanité est perdu, mais ce qu'on donne aux pauvres est tout donné à Dieu... Dieu a prêté la richesse à l'homme pour servir les pauvres... C'est une grande aumône que d'héberger les pauvres, de lever et de recoucher les malades faibles ou étrangers. Qui a coutume de le faire, sachez qu'il est cher à Dieu » (2093-2103).

A côté des misères corporelles, la pauvreté des âmes appelle les gens de cœur. Les hommes vertueux ne doivent pas s'éloigner des faibles, mais, au contraire, se dépenser à leur aide. Qui sait enseigner la voie aux égarés, qui a la force de les ramener à Dieu, ne doit pas fuir le monde : mieux vaut qu'il souffre parmi les maux du monde. Nul ne peut rendre service plus agréable au Seigneur que de retirer le pécheur du mal, et s'il le fait à grand'

peine et douleur, il en aura devant Dieu d'autant plus de joie et d'honneur (847 et suiv.).

Sans doute, pareille vie, au sein du monde requiert de la vaillance. L'Écriture ne dit-elle pas que « la vie de l'homme ressemble à un combat », à une « chevalerie » (2692) ?

Mais plus forte est la guerre, plus grands sont les ennemis,
Et plus les vaillants chevaliers ont meilleure besogne ! (3406)

Mieux que partout ailleurs, on croit entendre ici l'âme du jongleur. C'est son propre idéal qui vibre dans ces fières paroles et qui frissonne encore dans ces vers :

...Qui doit mener l'armée
Qu'il tienne droit toujours le gonfanon
Et ne délaisse pas ceux qui lui sont confiés ! (3424)

La plupart, naturellement, ne sont appelés qu'à suivre le gonfanon. S'ils redoutent la bataille, s'ils sont faibles et désarmés, le cloître s'ouvre à eux, nous le savons (3425-32). Mais il n'y a pas lieu de tant s'effrayer :

Jésus ne met pas ses hommes en oubli; (2991)
Ceux qui se confient bien à lui, jamais ne seront « desconfit ».

Dieu les couvrira de son écu (3013). D'ailleurs, l'humilité n'est-elle pas une force invincible ?

Où qu'elle soit, diable n'y peut mettre son pied. (2848)

Après tout, l'homme du monde ne mène-t-il pas une existence plus pénible que le chrétien ? Le monde a aussi ses exigences. Voyez, dit pittoresquement notre jongleur :

Quand on frappe un chevalier en pleines entrailles (1885)
Et qu'à grand'honte on lui fait vider la selle,
Pendant ce temps, l'homme dévôt est assis tout seul en sa chapelle,
Et sans nul grand tourment, chante sa *miserele* (son miserere).

L'argument n'est peut-être convaincant que pour les vaincus... Quoi qu'il en soit, il est toujours plus aisé de conquérir le royaume de Dieu. En effet, ce royaume est cette « chose merveilleuse »,

« meilleure que toute », et qui s'obtient cependant « au prix des plus vulgaires ou des plus minimes ». Toute sa gloire s'achète « par un œuf ou par moins encore », car, qui n'a même pas un œuf à donner, il lui suffit de sa bonne volonté (2185-92)! Voilà bien de nouveau la doctrine large, saine et consolante, à laquelle ne manquent pas la couleur et la vie. La strophe qui suit s'éclaire d'une même grâce :

Nul homme ne doit s'inquiéter ni se désespérer.
La grâce de Dieu se peut facilement trouver.
La route n'est pas si rude qu'on n'y puisse bien marcher
Le ciel n'est pas si haut qu'on n'y puisse bien monter (1916)!

Ce dernier vers n'est-il pas la trouvaille d'un poète et d'un saint?

Pour apprécier justement le *Poème Moral*, il ne faut pas perdre de vue que notre jongleur s'adresse à la foule des chrétiens et qu'il s'interdit expressément tout autre public :

Je ne parle pas à ceux qui sont sages
Et ne veux pas enseigner ceux qui n'en ont pas besoin (2314).

Et il ajoute gentiment :

Je ne sais si mes vers pourront aider quelqu'un,
Mais je crois bien, s'il plaît à Dieu, qu'à personne ils ne nuiront (2316).

Ainsi considéré, le *Poème Moral* est un admirable sermon. La solide et belle doctrine tantôt s'y enflamme, tantôt s'illustre de croquis, et tantôt se mêle à l'eau du récit qui coule limpide et sans hâte. Si la langue avait plus communément aisance et relief, si certaines parties étaient plus concises, on n'hésiterait pas à prononcer le mot de chef-d'œuvre. Incontestablement, pour l'époque, c'en est un.

Au point de vue des idées religieuses et de la littérature spirituelle, la place qu'occupe le *Poème Moral* nous paraît n'avoir pas été assez remarquée.

Y a-t-il en langue française, romane ou germanique, un traité de cette importance qui ait apparu avant celui-ci? Nous n'oublions pas la *Cantilène de sainte Eulalie* ni les vers d'Hélinant,

mais n'assistons-nous pas ici vraiment, sinon à la naissance, du moins, à l'éclosion de la littérature spirituelle en langue vulgaire? Sans doute, il ne s'agit encore pour une large part que d'une traduction. Mais déjà l'écrivain se détache nettement de son modèle, il s'essaie à voler de ses propres ailes et ce n'est pas alors qu'il est le plus maladroit ni le moins agréable. Parfois même il vole haut, plus haut qu'il ne semble à première vue. Un sermon pour la masse doit garder des limites. Mais ces limites, l'auteur ne les a pas placées trop près de la terre. Au contraire, l'on décèle, çà et là, des indices d'une pensée et d'une vie religieuse qui dépassent de beaucoup la vie chrétienne commune.

Qu'on ne s'y trompe pas. Quand l'auteur, par exemple, voit dans les monastères des refuges pour les faibles, il n'exprime pas toute sa pensée. Il est trop clair, par ailleurs, qu'il assimile, non à des faibles, mais à des athlètes sacrés, les Moïse, les Paphnuce, les Benoît (1). Il sait trop bien que, de son temps encore, les monastères sont riches en sainteté (3479-80), et l'on sent en lui un ami des moines, prêt à bondir contre leurs détracteurs (3493-96). Ecoutez aussi ces quelques vers qui lui sortent du cœur :

C'est si bonne et si douce chose de servir Dieu;
Qui l'a aimé ne s'en peut séparer. (258)

Les saintes âmes, dit-il plus loin,

Souvent et doucement pleurent d'amour de Dieu.
Elles pleurent parce qu'elles sont loin de leur Seigneur,
Mais de telles souffrances et de tels pleurs viennent d'une [grande douceur. (383)

De tels vers aussi, remarquons-le, paraissent bien venir de l'âme du poète, et non de son modèle latin. Ceux-ci encore :

L'homme qui aime Dieu et son royaume
Donne toujours, et toujours croit avoir peu donné. (2192)

Notre auteur n'ignore pas non plus la joie de souffrir pour Dieu

(1) Voyez aussi le vers 3544 cité p. 153.

et le sceau de prédestination que la souffrance imprime sur l'homme qui l'accepte (311-312). Il connaît la douceur de la vie recueillie aux pieds du Seigneur, celle du brave homme qui, pendant que la foule délire, « siet coiz », reste assis en silence « et pense à Dieu ou en écoute parler » (1895-96). Il connaît surtout le courage et la générosité au service du Chef : « c'est lorsque les peines et les difficultés assaillent les hommes, que l'on distingue, Jésus, tes soldats ! Car ce n'est pas en temps de paix que se révèlent les bons chevaliers » (3381-84).

Écoutons enfin ces deux dernières strophes. Fortes, riches et majestueuses, elles sont sur le chemin qui mène aux accents sublimes du fameux sonnet :

N'y eût-il pas de ciel je t'aimerais,
Et n'y eût-il point d'enfer, je te craindrais...

En enfer, dit notre poète,

Les damnés ont tant de peine et de détresse (3789)
Que s'il n'y avait nulle joie en paradis
Et que l'homme pût vivre mille et mille années
Il devrait bien tâcher encore d'échapper à l'enfer.

Et, devant Dieu, d'autre part, tant il y a de délices (3793)
Que s'il n'y avait ni peine ni tourment en enfer,
Chaque jour se devrait-on encore vivement efforcer
Pour n'être point privé des biens que Dieu donne à son peuple.

Ainsi donc, ce poème nous offre une série d'indices, d'amorces d'une vie spirituelle intense et haute. L'ascétisme qu'il présente s'insère dans l'amour de Dieu et s'élance vers ce même amour. Il ne prêche pas une pénitence sombre et sans lumière, il évite un amour qui ne serait qu'illusion : réalisme et sage modération, esprit purement évangélique, fruit de la lecture assidue des Livres Saints, des Pères du désert et du grand Pape Grégoire. Fruit aussi d'une âme profondément croyante, pieuse, ardente et pénitente.

Poème Moral, on le voit, est un titre bien imparfait, trop imprécis : celui de ***Sermon de Pénitence*** ou de ***Poème de la Conversion***

lui conviendrait mieux, pensons-nous, car vraiment il s'agit de toute l'histoire de l'âme qui veut retourner vers Dieu. L'auteur lui-même n'était-il pas une de ces âmes converties ou, du moins, revenues à une conception plus austère, plus sérieuse, de la vie chrétienne ? Sa bonté, sa condescendance à l'égard du pécheur ne trahit-elle pas une certaine expérience de la faiblesse humaine ? L'amour des grands saints pénitents ne suggère-t-il pas aussi semblable hypothèse ? En tout cas, on ne se trompera guère si l'on croit que ce *Poème de la Conversion* a mûri à l'ombre d'un monastère bénédictin. Sans être moine ni prêtre, notre moraliste a dû fréquenter quelque abbaye fervente. De son propre mouvement, par zèle pur, il s'en éloignait périodiquement, se mettait en route à travers « le siècle », se faisant le jongleur du bon Dieu. Pareille vocation, pareil office si dignement rempli, supposent une vie spirituelle, sinon mystique, du moins, hors du commun.

Nous faisions tantôt allusion à saint Norbert. Le combat spirituel et le gonfanon du Christ nous ont suggéré saint Ignace. Le sonnet évoqué plus haut nous rapproche de Thérèse d'Avila. L'image de saint François de Sales nous est aussi apparue plus d'une fois. Mais il faut surtout, semble-t-il, rappeler saint François d'Assise et saint Dominique. En effet, d'une part, la croisade contre le luxe, et, d'autre part, le zèle, l'enthousiasme, pour la prédication ne font-ils pas songer à ces deux grands apôtres, au Poverello et au Frère-Prêcheur ? Ce désir de vie apostolique, cet idéal de perfection hors du cloître tranquille n'est-il pas étonnamment voisin de l'idéal des ordres nouveaux ? Sans doute, notre saint homme les ignore-t-il; sans doute aussi, n'a-t-il pas l'envergure de ces géants et ne pense-t-il pas à grouper des disciples. Mais n'est-il pas curieux de constater combien son œuvre et ses idées l'apparentent aux grands mouvements qui naissaient alors ? N'est-il pas consolant de le voir aux prises avec un monde qui, par bien des côtés, ressemble au nôtre ? N'est-il pas touchant de le voir s'en aller tout seul, par les chemins de Wallonie, à la quête des âmes, et, pour elles, chantant en vrai jongleur du bon Dieu ?...

Pierre GROULT.